

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

MORROWBIE JUKES

Il n'y a, comme disent les prestidigitateurs, aucun truquage dans ce conte. Jukes tomba par hasard sur un village dont tout le monde connaît l'existence, quoiqu'il soit le seul Anglais à y être allé. Une institution de genre analogue florissait naguère dans la banlieue de Calcutta, et on raconte que si l'on pénètre au cœur du Bikanir, qui est le cœur du grand désert Indien, ce n'est pas un village, mais une ville que vous trouverez, une ville où les morts qui ne sont pas morts, mais qui ne peuvent plus vivre, ont établi leur quartier général. Et comme il est parfaitement avéré que, dans le même désert, se rencontre une cité merveilleuse où tous les riches usuriers se retirent après fortune faite (fortunes telles que leurs propriétaires ne peuvent même se fier à la force du bras gouvernemental pour les protéger), se réfugient dans les sables arides, se promènent en huit-ressorts, épousent de belles filles et décorent leurs palais d'or, d'ivoire, de faïence et de nacre, je ne vois pas pourquoi l'histoire de Jukes ne serait pas vraie. C'est un ingénieur civil, pourvu d'une tête organisée pour les plans, les distances et autres choses de la sorte, et il ne prendrait certainement pas la peine d'inventer des contes de trances imaginaires. Il gagnerait davantage à faire son vrai métier. Il ne varie jamais dans son récit, et ne manque jamais de s'échauffer et de s'indigner fort au souvenir du traitement irrespectueux dont il fut l'objet. Il écrivit ceci tout à crac d'abord, mais depuis, il a fait des retouches et introduit des réflexions morales.

Voici le récit que m'a fait Jukes.

"Pour commencer, la cause de tout fut une légère attaque de fièvre. Mon travail m'obligeant à vivre sous la tente pendant quelques mois, entre Pakpattan et Mubarakjour, un pays désolé, tout en plaines de sables.

Le 23 décembre 1884, je me sentis un peu de fièvre. C'était la pleine lune cette nuit-là, et, en conséquence, tous les chiens, hurlaient après. Les sales bêtes s'assemblaient par deux et trois, c'était à rendre frénétique. Peu de jours auparavant, j'avais tué un des ténors les plus bruyants et suspendu sa carcasse à cinquante mètres de l'entrée de ma tente. Mais ses amis tombèrent dessus, livrèrent bataille, et finalement dévorèrent le cadavre ; après quoi il me sembla qu'ils chantaient leurs hymnes de grâces avec un redoublement d'énergie.

Le léger délire qui accompagne la fièvre agit différemment suivant les gens. Mon irritation fit place, au bout de quelque temps, à l'idée fixe d'exterminer un énorme dogue noir et blanc qui avait mené les cheurs aussi bien que la fuite pendant toute la soirée. Grâce à ma main tremblante et à ma tête qui tournait, je l'avais déjà manqué deux fois des deux coups de mon fusil, quand je fus frappé par l'idée que le meilleur plan était de le forcer en plaine, à cheval, et de l'achever à la lance.

Ce n'était là, naturellement, qu'une imagination de fiévreux dans son demi-délire ; mais je me rappelle que, sur le moment, cela me frappa comme éminemment pratique et faisable.

J'ordonnai donc à mon groom de seller Pornic et de l'amener doucement à la porte de derrière de ma tente. Une fois le poney là, je me tins à sa tête, prêt à sauter en selle et piquer des deux dès que le chien aboierait de nouveau. Au premier instant l'animal s'emballa, droit devant lui comme un I, la tente disparut derrière nous, et nous volions sur le sable uni, au galop de course. Un moment plus tard, nous avions dépassé le misérable chien, et je me rappelais à peine pourquoi j'avais pris cheval et lance à sanglier.

Le délire de la fièvre, la surexcitation d'une course rapide au grand air, durent alors m'enlever le reste de mon bon sens. Je me revois vaguement, dans mes souvenirs, tout debout sur mes étriers, brandissant ma lance vers la grande lune blanche qui suivait d'un si calme regard mon galop affolé, et jetant des cris de défi aux buissons d'épines-à-château comme ils sifflaient au vent de ma course. Une fois ou deux, je crois, je perdis l'équilibre en avant sur le cou de Pornic, et me cramponnai littéralement par mes éperons comme le montrèrent les marques le lendemain matin.

La malheureuse bête fonçait de l'avant, comme une bête possédée, à travers ce qui me semblait un espace sans limites de sable éclairé par la lune. Ensuite je me rappelle que le sol se dressa soudain en face de nous, et comme nous atteignions le sommet de la montée, je vis les eaux du Sutlej briller au-dessous comme une barre d'argent. Alors, Pornic broncha, tomba lourdement sur le nez, et nous roulâmes ensemble le long d'un talus invisible.

Je dois avoir perdu connaissance, car, en revenant à moi, je gisais sur le ventre dans un tas moelleux de sable blanc, et un jour incertain commençait à poindre à la crête du talus en bas duquel j'étais tombé. Comme la lumière croissait, je vis que j'étais au fond d'une sorte de cratère de sable en fer à cheval, ouvrant directement d'un côté sur le haut-fonds du Sutlej. Ma fièvre m'avait abandonné du coup, et, sauf un léger étourdissement, je ne m'en sentais pas plus mal après ma chute nocturne.

Pornic, qui se tenait debout à quelques mètres plus loin, avait l'air comme de juste passablement exténué, mais pas l'ombre d'une atteinte.

Ayant réenfourché Pornic qui avait autant de hâte que moi de retourner au camp, je fis le tour de la base du fer à cheval afin de trouver un endroit par où la sortie fût possible. Les habitants du lieu, quels qu'ils pussent être, n'avaient pas jugé à propos de se montrer, aussi me trouvai-je livré à mes propres ressources. Ma première tentative de "lancer" Pornic sur les talus de sable escarpés, me fit voir que j'étais tombé dans une trappe exactement semblable à celle que tend la fourmilion pour sa proie. A chaque pas, le sable mouvant coulait d'en haut par tonnes, et résonnait sur les auvents des trous comme la cendrée. Deux charges inutiles nous envoyèrent rouler tous deux au fond, à demi étouffés sous les torrents de sable ; et je fus contraint de tourner mes regards vers la rivière.

Comme je conduisais Pornic à travers les sables, le faible bruit d'un coup de feu, de l'autre côté de la rivière, me fit tressaillir ; et, au même instant, une balle tomba avec un *ouïl* aigu tout près de la tête de Pornic.

Cinq cents mètres environ plus loin, un bateau indigène